

La préférence de Dieu pour les pauvres

Il existe, chez les chrétiens, une conscience plus ou moins vive que la cause des pauvres est, d'une certaine manière, inséparable de la cause de l'Évangile. Il n'est pas possible d'être chrétien et d'être indifférent au fait qu'aujourd'hui, dans notre monde, chez nous et ailleurs, des êtres humains manquent de ce qui est nécessaire pour vivre humainement : travail, nourriture, éducation, santé, logement, dignité ... A travers son histoire déjà longue, l'Église a porté, plus ou moins bien, ce souci des pauvres qui était loin d'être une évidence dans bien des sociétés. Elle n'a pas toujours été vraiment à la hauteur de ce souci, elle l'a même parfois trahi, mais, en même temps, il faut reconnaître que ce souci, cette conscience, traversent et travaillent toute son histoire.

Cette conscience s'enracine bien sûr dans l'Évangile lui-même qui se présente comme annonce de la Bonne Nouvelle aux pauvres. Elle s'exprime de manière particulièrement vive chez des Pères de l'Église comme Jean Chrysostome ou Basile : « Celui qui a dit, déclare Chrysostome, *ceci est mon corps* a dit aussi *vous m'avez vu souffrir de la faim et vous ne m'avez pas donné à manger*, et encore : *ce que vous avez refusé à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous l'avez refusé* ». Elle prend le visage d'un François d'Assise ou d'un Vincent de Paul ou, plus près de nous d'une Mère Teresa et d'un abbé Pierre qui, en raison de leur souci des pauvres, ont été largement perçus comme d'authentiques et crédibles chrétiens. Elle suscite des initiatives qui tantôt flirtent avec la révolution et tantôt respirent plutôt le paternalisme. Elle se manifestera aussi dans l'élaboration d'une *Doctrine sociale de l'Église*. Ces dernières décennies, à partir de l'expérience des Églises latino-américaines, elle s'est cristallisée dans *L'option préférentielle pour les pauvres*. Elle s'est exprimée, tout récemment, comme une bouffée d'air frais, avec le Pape François et son désir d'une Église pauvre pour les pauvres. Quant à l'Église de France, elle vient de donner un nouveau souffle à cette conscience par la démarche *Diaconia* et, si j'ai bien compris, c'est dans sa foulée que se situe cette journée.

L'option préférentielle pour les pauvres est devenue quasi commune à tous et c'est tant mieux. Encore faut-il se demander si la profondeur de ses enracinements et la largeur de ses conséquences sont toujours suffisamment comprises. C'est ce à quoi je voudrais m'attacher dans cet exposé. En fait, c'est surtout la profondeur de l'enracinement de ce choix que je voudrais montrer ici : la cause des pauvres touche en effet au cœur même de la foi chrétienne. Ensuite dans un deuxième temps et assez brièvement, j'aborderai cette question : les chrétiens disent vouloir combattre la pauvreté et, en même temps, ils la présentent comme une sorte de vertu et d'idéal. Comment comprendre cela ? Enfin, j'en viendrai aux attitudes que cela implique de la part des chrétiens et de l'Église dans le monde actuel.

I. Au cœur de la foi chrétienne, la cause des pauvres

Je commencerai par énoncer une sorte de thèse (en fait, plutôt une conviction de fond), pour en faire ensuite percevoir la signification sous différents angles.

La cause des pauvres – et l'engagement pour cette cause - n'est pas seulement de l'ordre des conséquences pratiques de la foi en Dieu. Elle tient directement à ce qu'est Dieu et à la manière dont se met en œuvre sa relation à nous et notre relation à Lui. Elle tient au cœur même de l'expérience spirituelle chrétienne. Elle est d'ordre théologal avant d'être d'ordre moral. Elle s'enracine dans ce que Dieu est et dans la manière dont il vient vers les humains, elle fait partie du mystère de la foi et pas simplement de ses conséquences pratiques et morales. Lorsque l'essentiel même de l'annonce chrétienne annonce comme Messie un crucifié, elle lie, là même, le plus intimement qu'il soit possible, la cause de Dieu et la cause des pauvres.

1. *Dès l'Ancien Testament, prendre fait et cause pour le pauvre est constitutif de l'identité de Dieu*

L'homme peut découvrir Dieu à partir d'expériences de types différents : la réflexion sur l'origine des choses, l'émerveillement poétique devant la beauté de l'univers... Rien là-dedans n'est a priori négatif. Pour la Bible cependant, l'expérience fondatrice qui donne sens à toutes les autres, c'est celle d'un Dieu qui se lie à un peuple et plus précisément à un peuple esclave pour le conduire vers la liberté.

Un récit biblique est ici exemplaire, c'est celui du buisson ardent en Ex 3,1-14. Il est inséparablement le récit d'une véritable expérience mystique (*Retire tes sandales car le lieu où tu te tiens est une terre sainte*) et la révélation d'un Dieu qui s'engage pour un peuple et qui se présente comme celui qui a vu la misère de son peuple (*La révélation du nom de Dieu : Je suis qui je serai*). C'est en même temps le récit d'un envoi : *Va, maintenant, je t'envoie vers Pharaon, fais sortir d'Egypte mon peuple...*

Et ces différents aspects se nouent dans la figure que Dieu révèle à Moïse : un Dieu qui voit, entend, descend pour faire monter. C'est bien de ce Dieu là que les prophètes seront les porte-parole.

2. *Le signe par excellence de la venue du Règne de Dieu, c'est que la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres.*

Ainsi s'ouvre, selon Luc 4,16-21, la prédication de Jésus, citant d'ailleurs le prophète Isaïe. Quand Dieu accomplit sa Promesse, quand sa présence devient effective, lorsque c'est Lui qui règne, alors, les signes que l'on peut découvrir concernent tous la libération de ceux

qui sont opprimés et se nouent tous dans l'annonce de la Bonne Nouvelle aux pauvres. Il faut même dire que ce qui est précisément Bonne Nouvelle, c'est que les pauvres sont pris en compte par Dieu, sont relevés par Lui. Et la Bonne Nouvelle, l'Évangile qui concerne tous les hommes, c'est précisément cela : les pauvres reçoivent, grâce à Dieu, une bonne nouvelle. On pourrait dire que la preuve que l'Évangile est pour tous les hommes, c'est qu'il rejoint les pauvres c'est-à-dire ceux auxquels les bonnes nouvelles ne sont jamais destinées. C'est cela qui est une bonne nouvelle pour tous.

C'est aussi le sens de la première béatitude dans l'évangile de Luc : *Heureux, vous les pauvres, le Royaume de Dieu est à vous!* (Luc 6,20).

3. *La prise en compte effective de l'homme qui ne compte pas est, en christianisme, le lieu décisif de la rencontre de Dieu.*

La première lettre de Jean l'exprime avec une netteté toute particulière : *Celui qui prétend aimer Dieu qu'il ne voit pas et qui n'aime pas son frère qu'il voit est un menteur.* (1 Jean 4,20); *Qui n'aime pas n'a pas connu Dieu.* (1 Jean 4,8). La lettre de Jacques interpelle d'une manière particulièrement vive la tentation présente très tôt d'honorer le riche de préférence au pauvre : « Ecoutez, mes frères bien-aimés ! N'est-ce pas Dieu qui a choisi ceux qui sont pauvres aux yeux du monde pour les rendre riches en foi et héritiers du Royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment ? Mais vous, vous avez privé le pauvre de sa dignité. N'est-ce pas les riches qui vous oppriment ? » (Jc 2, 5.6)

C'est l'ensemble de l'itinéraire de Jésus qui dévoile cela de façon décisive et bouleversante, incroyable même. Celui qui, au baptême, est proclamé *Fils de Dieu*, celui qui dévoile le Père, ne se contente pas de proclamer de haut que les pauvres sont heureux, mais, parce qu'il vit ce qu'il proclame, il va se retrouver lui-même au rang du dernier des hommes. Il descend jusque dans les recoins oubliés, méprisés de l'humanité. Celui que nous proclamons Messie sur lequel repose l'Esprit du Père, instaurateur du Règne de Dieu, il a le visage du crucifié compté pour rien. Et c'est ce visage même qui nous révèle qui est Dieu. C'est là un retournement radical de ce que les hommes peuvent attendre de Dieu, peuvent attendre de Celui, le Christ, qui accomplit la promesse de Dieu et l'espérance des hommes. Paul dit avec une force particulière ce mystère de la révélation de Dieu dans le visage du crucifié : *Les Juifs demandent des signes et les Grecs recherchent la sagesse; mais pour nous, nous prêchons un messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, tant Juifs que Grecs, il est Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu. Car ce qui est folie de Dieu est plus sage que les hommes et ce qui est faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes.* (1 Cor. 1,22ss)

Et Jésus va jouer cela symboliquement à la veille de sa mort dans le lavement des pieds et dans l'Eucharistie. Ainsi, il manifeste qu'il vit sa mort comme un engagement de sa liberté et comme un accomplissement de sa mission, et non comme un accident. Et dans ce geste de laver les pieds comme dans celui de rompre le pain après avoir rendu grâces, se donne à nous, aujourd'hui comme hier, la présence réelle du Christ.

Ces grands gestes symboliques, ces gestes sacramentels, manifestent bien qu'il ne s'agit pas seulement ici de contempler le visage du crucifié pour y découvrir, comme en surimpression, le visage de Dieu, il s'agit plutôt de jouer sa vie dans des gestes concrets qui concernent ceux qui vivent le manque dans leur chair.

C'est ce que met admirablement en scène la parabole du jugement dernier au chapitre 25 de l'évangile selon St Matthieu. La vérité la plus profonde de l'histoire humaine et de chaque vie d'homme est engagée dans la relation concrète aux moindres des frères. Et c'est là aussi qu'est engagée notre relation au Christ et notre relation à Dieu. Le Fils de l'Homme, le roi, est aussi le mystérieux "Je" qui se situe dans un rapport tout à fait singulier aux "petits" : *Ce que vous avez fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous l'avez fait.* Et c'est lui, le juge et le critère de jugement entre ce qui est du Royaume, de la Vie éternelle et ce qui est du feu et de la mort. Et le rapport concret au petit a ici toute sa valeur en lui-même. Le Christ ne se substitue pas à l'affamé. La relation au Christ est donnée dans le rapport à l'affamé sans faire l'objet d'une recherche de la part de celui qui donne. L'enjeu n'est pas ici de reconnaître le Christ, mais d'être reconnu par lui dans ces gestes-là. Ainsi, comme l'écrit A. Durand : "Le jugement qui prononce la vie ou la mort porte sur nos relations aux personnes en situation de détresse. Qu'est-ce que cela signifie, sinon qu'il n'y a rien d'autre dans nos vies qui puisse dire exactement qui nous sommes sinon cette relation ? Elle compromet radicalement notre être, l'engage au plus intime de lui-même, le met véritablement à l'épreuve de sa propre vérité. Une telle vision de l'existence humaine a de quoi laisser perplexes bien des philosophes ainsi que nombres d'hommes religieux"¹.

En ce qui concerne la religion en tout cas, en ce qui concerne notre vision de Dieu, nous sommes ici au cœur du retournement (de la conversion, subversion) qu'opère le Christ. Alors que nous concevons spontanément la spiritualité ou la mystique comme une élévation vers Dieu au-delà des contingences de ce monde, alors que nous voyons spontanément Dieu dans la grandeur, il nous est révélé que c'est dans des gestes comme celui de donner à manger à l'affamé, que l'Infini, l'Insaisissable, l'Ultime, nous fait signe, que c'est dans le visage d'un crucifié qu'il se révèle pleinement. J'ajoute ceci qui me vient d'un théologien avec lequel j'ai beaucoup travaillé, Adolphe Gesché : « Une des choses les plus étonnantes de l'expérience chrétienne tient en ceci qu'elle a vu Dieu dans un crucifié. Cela défie toute découverte normale de Dieu, découverte qui s'attache à la grandeur et à la majesté. (...) Ils (les chrétiens) ont découvert Dieu là où tout bon sens défie de l'y trouver. »² Et, dans le visage du crucifié, c'est en même temps l'homme qui est révélé : « Le Christ introduit l'incompréhensibilité de Dieu comme clé de la compréhension de l'homme. Dieu en effet est Amour, c'est-à-dire folie. Attribut indéchiffrable, incompréhensible, puisqu'il est « irrationnel » (l'amour n'est pas raisonnable), mais c'est cet indéchiffrable de l'Amour qui va permettre de déchiffrer l'homme. Toute la connaissance de l'homme par la voie chrétienne se trouve ici. C'est sans doute essentiellement à partir de ce Dieu fol et incompréhensible de Jésus-Christ que le christianisme a pu découvrir et proclamer la grandeur des pauvres et des laissés-pour-compte. L'Évangile est à cet égard l'invention du pauvre, l'invention du pauvre comme homme. »³.

¹ A. DURAND, *La cause des pauvres*, Paris, Cerf, 1993, p.62.

² A. GESCHE, *Le Christ* (Coll. *Dieu pour penser, III*), Paris, 2001, p218.

³ A. GESCHE, *Le Christ* (Coll. *Dieu pour penser, III*), Paris, 2001, p43.

II. La pauvreté entre malheur et idéal ?

Qu'il s'agisse de mon titre ou de la plus grande partie de ce que j'ai exposé jusqu'ici, j'ai parlé des pauvres comme de ceux qu'il s'agit de faire sortir de la pauvreté. Si nous sommes invités à donner à manger à celui qui a faim, c'est donc que la faim, qui est quand même une des grandes formes de la pauvreté, n'est pas enviable et est à combattre. Et pourtant, j'ai présenté un Dieu qui en son Fils choisit librement la pauvreté. Il y a, à partir de là, un idéal de pauvreté qui traverse toute l'histoire chrétienne. Celui qui, après Jésus, le représente par excellence est sans doute François d'Assise épousant Dame Pauvreté parce qu'il prend au sérieux l'appel de Jésus au jeune homme riche qu'il est lui-même : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux. Puis viens, suis-moi ! » (Mt 19, 21). Cet appel associe d'ailleurs les deux faces de la pauvreté, c'est un peu comme si Jésus proposait : « Deviens pauvre pour que les pauvres ne le soient plus ».

Il est important de s'arrêter un moment, trop bref, sur cette question. Il arrive que l'on reproche aux chrétiens d'avoir besoin des pauvres pour pouvoir leur offrir une place de choix, d'aimer au fond la pauvreté et de ne pas souhaiter qu'elle disparaisse. Peut-être y a-t-il là un reproche parfois fondé. S'arrêter à cette question, c'est aussi chercher et découvrir que ce n'est pas n'importe comment que Dieu vient *combler les pauvres* comme le chante un hymne de l'avent.

La condition humaine comporte nécessairement une forme ou l'autre d'expérience de la pauvreté. J'entends ici par pauvreté, le manque, la béance, l'incomplétude et même la dépendance (celle du bébé, celle du vieillard). Nous ne trouvons pas en nous-même tout ce dont nous avons pourtant vitalemment besoin pour vivre en humain et cela vaut pour tous. Si une forme de manque, de pauvreté, est nécessairement liée à l'expérience d'être humain, c'est que la pauvreté n'est pas un mal en soi, en tout cas pas un mal absolu. Elle est inévitable et c'est lié à notre condition mortelle : un jour ou l'autre, en effet, nous devons tout laisser là, nous partons sans rien emporter avec nous.

Cette pauvreté, c'est le fait que nous ne sommes pas auto-suffisants et ce, radicalement, même si nous essayons parfois de nous faire croire le contraire et c'est en particulier l'idolâtrie de l'argent, du pouvoir. Cette pauvreté inévitable n'est pas a priori un mal car elle est le lieu de la rencontre, des relations, de l'amour, de la solidarité, de l'entraide. Nos toutes premières relations y sont liées, celle du nourrisson qui se nourrit du lait de sa mère, et elles ne sont pas pour autant négatives.

Mais sans la rencontre respectueuse et aimante d'autrui ou si cette rencontre devient exploitation du manque, alors cette pauvreté qui tient à notre condition humaine devient dépendance indigne, écrasement, esclavage, misère. Cela se passe dans tous les domaines : on exploite celui qui a besoin d'un travail pour vivre, on domine et humilie dans les relations affectives et sexuelles, on profite de la dépendance du vieillard ... Mais il n'est pas

inéluçtable que ces relations exploitent les situations de manque et les transforment en situations d'exploitation et de misère.

La vraie rencontre qui humanise nos pauvretés n'est évidemment pas la rencontre qui exploite ces pauvretés, mais elle n'est pas non plus la relation qui en reste à la relation d'aide de celui qui a vers celui qui est en manque. La rencontre est digne lorsqu'elle est la rencontre de deux pauvres. Et c'est ici qu'un certain appel au dépouillement des richesses qui nous font croire à notre autosuffisance trouve sa place et son sens. C'est ici que la reconnaissance de notre propre pauvreté est condition de la rencontre respectueuse du frère pauvre. J'ai pris un jour conscience vive de cela lorsqu'un ami, parlant de ses élèves handicapés, a déclaré ce qui paraît du bon sens : nous qui avons tellement, nous ne pouvons pas ne pas leur donner. J'ai senti que ce n'était pas juste. S'il s'agit de ne pas ignorer des frères qui vivent de rudes situations de pauvretés, c'est parce que nous sommes leurs semblables : à la mort, et même bien avant, nous nous retrouvons dépouillés de bien des richesses. Nous avons donc besoin les uns des autres pour vivre, ce ne sont pas seulement certains qui ont besoin des autres.

Et c'est comme cela que Dieu vient à nous, en se dépouillant, sans pour autant se perdre, de bien des attributs réputés divins. Dès le Buisson de l'Exode, il déclare : « Je suis descendu » et ce dépouillement sera le chemin de la rencontre de Jésus avec les pauvres : « Il n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu. Mais il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes » (Ph 2, 7). Toutes les rencontres de Jésus sont de ce type, je pense en particulier à celle de la femme de Samarie à laquelle il demande à boire. Reconnaître sa pauvreté (sans évidemment prétendre qu'elle est la même que celle de celui qui est dans la misère), refuser d'accumuler les richesses qui nous bercent d'illusions sur nous-mêmes et donc choisir librement un certain dépouillement trouve ici toute sa place. Sans cela, il ne peut exister de vraie solidarité entre humains.

Dans une telle perspective, la rencontre du frère pauvre ne vise pas à le combler de richesses, mais, comme dit le Dieu du Buisson ardent, à le faire monter pour vivre libre et digne dans une alliance, une communion. Elle comporte bien sûr de nourrir, de guérir, mais son but n'est pas de distribuer de la richesse, mais de faire vivre. La manière dont l'évangile de Luc dénonce les pièges de la richesse comme ceux d'une véritable idole et, en même temps dénonce l'ignorance du pauvre (le riche et Lazare, le bon samaritain ...) est particulièrement significative de ceci. Je pense aussi à la façon dont il articule les béatitudes et leur contraire : « Heureux, vous qui avez faim maintenant : vous serez rassasiés ... Malheureux, vous qui êtes repus maintenant : vous aurez faim » (Lc 6, 21 et 25).

III. Qu'est-ce que cela implique pour les chrétiens, pour l'Eglise ?

J'ai commencé par affirmer que la préférence pour les pauvres n'était pas seulement de l'ordre des conséquences pratiques de la foi. N'empêche qu'elle a et doit avoir des conséquences pratiques pour les chrétiens et aussi pour l'Eglise comme telle au sein de nos sociétés telles qu'elles vont.

Un petit récit du début des Actes des Apôtres dit remarquablement ce que ceux qui mettent leur foi dans le Christ ont à proposer à ceux qui souffrent de la pauvreté. Et d'abord, il dit ce qu'ils ne peuvent pas donner. Pierre et Jean montent au temple pour prier et, à la Belle Porte du temple, un infirme de naissance que l'on portait là chaque jour, leur demande l'aumône. Pierre et Jean le fixent et lui parlent : « Regarde-nous », et Pierre dit à l'homme dont le récit note qu'il s'attendait à recevoir d'eux quelque chose : « De l'or ou de l'argent, je n'en ai pas ; mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus Christ, le Nazaréen, marche ! » Et, poursuit le récit, *le prenant par la main, il le fit lever*. L'Église non plus n'a pas d'or ou d'argent, en tout cas, ce n'est pas cela qu'elle a d'abord à donner et elle éprouve de plus en plus qu'elle a bien moins les moyens techniques de répondre aux demandes concrètes des pauvres qu'elle ne les a eus naguère. Mais Pierre, et l'Église à sa suite, a à donner ce qu'il a reçu lui-même du Christ dans sa pauvreté ; en effet Pierre, alors qu'il était perdu dans la tristesse du remord, a fait l'expérience d'être relevé, ressuscité par le Christ, lui-même dans la pauvreté de celui qui est arrêté. Et c'est cela qu'il peut donner et transmettre à cet homme qui en sera relevé jusqu'au ciel puisqu'il entrera avec eux dans le temple, *marchant, bondissant et louant Dieu* (Ac 3, 1-10).

Voilà ce que nous avons à donner de plus précieux. Cela ne condamne pas les actions concrètes de lutte contre la pauvreté, mais les situe à partir de ce qu'est, à cause de l'Évangile, l'apport propre de l'Église. Et cet apport est indispensable. Il ne fait pas nombre avec d'autres, mais sans lui les autres perdent leur valeur car il touche à la dignité humaine jusqu'en sa relation à Dieu. Les reproches faits régulièrement aux États et aux grosses ONG sur leur façon d'intervenir dans les grandes catastrophes, en Haïti par exemple, portent là-dessus : elles déversent une aide qui n'est pas totalement dénuée d'efficacité, mais sans prendre en compte, sans reconnaître ceux sur qui elle est déversée. Ce souci et ce respect radicaux de l'immense dignité du plus pauvre des humains n'est évidemment pas le monopole des chrétiens, mais les chrétiens et l'Église, en raison de ce qu'ils croient et plus précisément de celui en qui ils croient, ne peuvent pas ne pas le porter. La Bonne Nouvelle apportée aux pauvres, c'est d'abord celle d'un relèvement, d'une résurrection. Et elle est tout sauf paternaliste et humiliante puisque c'est l'accueil et l'annonce d'une dignité immense offerte pas seulement aux pauvres comme une consolation, mais à tous les humains.

Dans cet esprit et cette dynamique, j'épinglé **trois attitudes** pour l'Église dans notre monde tel qu'il va. En disant notre monde tel qu'il va, j'entends ici notre monde tel qu'il produit des pauvres scandaleusement pauvres et des riches scandaleusement riches et aussi tel qu'il veut faire croire qu'une certaine possession et consommation des richesses matérielles peut combler les humains. Je pointe, un peu rapidement, trois attitudes.

La première est celle de Dieu lui-même au Buisson ardent : *voir et entendre*. Dans bien des sociétés, la pauvreté est tout simplement cachée. Notre Dieu, lui, est celui qui *voit la misère de son peuple* (Ex. 3,7). Prendre conscience, voir n'est pas si banal - *Quand t'avons-nous vu ?* (Mt 25). Ce voir sera d'abord un voir de compassion. On est touché, pris aux entrailles, révolté par ce qui est fait à un semblable, à un frère. Ce voir devra s'approfondir, de nos jours en particulier, en un regard qui analyse, mette le doigt sur les causes et l'ensemble de leurs conséquences, se rende en mesure de dénoncer. La foi nous pousse à une lucidité qui

considère comme extrêmement grave la situation faite au pauvre. Il ne s'agit pas d'exalter la pauvreté, mais de nommer péché - c'est-à-dire ce qui porte atteinte à Dieu - et péché mortel - porteur de mort - ce qui l'engendre.

La deuxième attitude, c'est de poser question comme le fait tout l'Évangile, de remettre en question, d'introduire *une interrogation critique* au sein du déroulement du monde. Considérer ce qui est fait au pauvre comme le critère décisif de jugement sur l'histoire humaine, c'est poser une question radicale et dérangeante à tout ordre social établi et, en particulier, à celui qui est établi chez nous aujourd'hui. Cette contestation de l'ordre social à partir de la place faite au pauvre est admirablement exprimée dans la parabole de la brebis perdue telle que Matthieu nous la rapporte : "Gardez-vous de mépriser aucun de ces petits... Que pensez-vous de ceci ?... Ainsi votre Père qui est aux cieux veut qu'aucun de ces petits ne se perde" (18,10-14).

Enfin et inséparablement, il s'agit de *poser les signes du Royaume* que nous accueillons et espérons. Il s'agit d'abord d'être ce signe et ce signe efficace, d'être sacrement comme le dit Vatican II de l'Église. La mission de l'Église, c'est moins de prendre en charge immédiatement elle-même les grands problèmes sociaux (« De l'or et de l'argent, je n'en ai pas ») que d'être signe, sacrement, par tout ce qu'elle est et par tout ce qu'elle met en œuvre, du Royaume qu'elle accueille et qu'elle espère. Cela demande que l'Église soit toute entière pensée, organisée, vécue pour faire que l'Évangile soit Bonne Nouvelle pour les pauvres. Cela interpelle radicalement la manière dont sont vécues les relations dans l'Église, dont les pauvres y ont une place. Sans cela, tout le témoignage de l'Église est vicié, car si ce que l'Église annonce n'est plus Bonne Nouvelle pour les pauvres, ce n'est plus l'Évangile de Jésus-Christ qui est annoncé. Cette exigence-ci tient à l'identité la plus profonde de l'Église. La Lettre de Jacques dit cela très concrètement et avec beaucoup de force : *N'est-ce pas Dieu qui a choisi ceux qui sont pauvres aux yeux du monde pour les rendre riches en foi et héritiers du Royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment ? Mais vous, vous avez privé le pauvre de sa dignité.* (Je 2,5-6). Il s'agit aussi de pratiquer les signes de la venue du Royaume. Et cela concerne à la fois les chrétiens individuellement et l'Église comme telle. La mise en œuvre de tels signes par l'Église, variera selon les circonstances, mais elle est, de toute façon, importante. Faire signe, c'est encore rejoindre ce que d'autres entreprennent.

Dans cette mise en œuvre, il me semble qu'il est important de garder conscience, et je terminerai par là, que le témoignage de l'Église est de l'ordre du signe et non de l'ordre de la transformation radicale et parfaite de la société (cela reste dans le rêve de la puissance ou dans celui du millénarisme qui pense qu'on peut réaliser parfaitement sur terre le Royaume). Aujourd'hui, le témoignage de l'Église est forcément fragile. Si cette fragilité est celle de la passion à la manière du Christ, alors, elle est extrêmement forte. Il ne s'agit pas ici de prôner pour l'Église la modestie qui couvre l'incapacité à se laisser porter par l'audace de l'Esprit, il s'agit d'emprunter le même itinéraire que le Christ lui-même, itinéraire de solidarité qui se renie lui-même s'il prend les moyens de la puissance.

Paul Scolas